

**Extraits de l'entretien avec Denise Vernay réalisé par Aleth et Pierre Kerleroux  
paru dans le n°413 (janvier-février 2011) d'*Historiens et Géographes***

*Denise Vernay (née Jacob) décide dès l'âge du baccalauréat de ne pas accepter les conséquences de la défaite et d'entrer en résistance. Elle devient agent de liaison dans la région lyonnaise. Arrêtée le 18 juin 1944, elle est torturée par la Gestapo puis déportée à Ravensbrück. Libérée le 26 avril 1945, Ce témoignage a été recueilli le 16 septembre 2010 par Aleth Briat et Pierre Kerleroux.*

**Historiens et Géographes (HG): Quel était votre travail d'agent de liaison?**

**Denise Vernay (DV):** J'avais des rendez-vous avec d'autres agents [...]. Le monsieur qui m'avait engagée [un membre du mouvement Fran-Tireur] m'a dit: « il faut que vous appreniez le plan de Lyon, notamment l'emplacement des ponts. Vous ne devrez jamais être en retard: avant l'heure, c'est pas l'heure, après l'heure c'est plus l'heure. Ne notez rien des rendez-vous. Apprenez à descendre des trams en marche ». Encore maintenant je le peux. Mais je circulais alors surtout en bicyclette.

Je déposais aussi des messages dans des « boîtes aux lettres », vraies ou fausses, auprès d'un certain marchand de journaux, ou d'autres magasins dans le coup. C'était souvent des contacts avec d'autres mouvements de Résistance (Combat, Libération, jeunesse étudiante ,etc...), ou encore avec un représentant des groupes francs, du service des faux papiers, des renseignements de la police, d'un service social clandestin. Ou c'était des « boîtes aux lettres » de personnalités, tel Rex (Jean Moulin).

De plus, *Franc-Tireur* étant un journal, j'avais la charge de le distribuer. Il était fabriqué à Lyon, et aussi dans l'Ain. J'en donnais des paquets d'exemplaires aux uns et aux autres, aux délégués qui venaient des régions, aux responsables des quartiers. Avec un camarade de mon âge, on en sortait des liasses qui étaient entreposées dans des lieux clandestins. On les mettait dans une petite remorque que je tirais, tandis que mon camarade me récitait de l'Apollinaire!

J'avais des rendez-vous quotidiens, d'autres hebdomadaires, ou fixés d'un mois sur l'autre comme trois fois par semaine. Je n'écrivais rien. J'ai appris à me faire un itinéraire. J'élaborais un itinéraire dans ma tête et y insérais les nouveaux rendez-vous au fur et à mesure. J'ai encore une bonne mémoire topographique.

**[...] HG: Quelles autres précautions vous demandait-on de prendre?**

**DV:** Vérifier en permanence que je n'étais pas suivie. Je restais toute la journée dehors dans le centre de Lyon. Pas le droit d'aller au cinéma par crainte des nombreuses rafles, ni de rester dans un café. Une fois, j'ai changé mon manteau avec une autre agent pour changer mon apparence. C'était un peu dérisoire! J'étais très blonde, avec des nattes autour de la tête. Parfois, j'étais prise pour une Allemande et entendais des réflexions désagréables. Mais je ne me suis pas teinte, je n'ai pas coupé mes nattes. Au camp, je n'ai pas été rasée.

*[Après avoir appris l'arrestation des femmes de sa famille et de son frère, Denise Vernay décide de se « battre les armes à la main » et devient agent de liaison des Mouvements Unis de Résistance.]*

Je voulais changer, aller vers les maquis. J'ai pu aller en Haute-Savoie comme agent de liaison des Mouvements Unis de Résistance (MUR), dont j'avais reçu le responsable à Lyon. Je ne suis pas allée au maquis, mais, basée à Annecy, j'ai beaucoup circulé en bicyclette dans toute la Haute-Savoie. J'ai vécu avec une énorme émotion le débarquement.

Du matériel à destination du maquis de Glières avait été parachuté en Saône-et-Loire. Les Anglais réservaient tous leurs avions pour les plages du débarquement et avaient donc groupé différents destinataires. Je me suis portée volontaire pour aller chercher les postes-émetteurs tant attendus. 240 kilomètres à bicyclette en crevant à de nombreuses reprises. Depuis le 6 juin, les Allemands avaient

interdit de circuler d'un département à l'autre. Dans l'Ain, j'ai été jusqu'à demander à un poste de la Gestapo un permis de circuler ayant pour prétexte d'aller chercher une vieille dame quelque part! Sur la route, avant d'arriver à Cluny, j'ai croisé un escadron de miliciens qui revenait d'une opération contre un maquis. A Annecy, un représentant du BCRA pour la Haute-Savoie m'avait donné un mot de passe et un point de chute dans un petit village. Après une nuit à Cluny, j'y arrive dès la levée du couvre-feu, à pied, car ma bicyclette était à nouveau à plat. Le postier, mon point de chute, était en train de se raser. Il m'accueille fort mal. Un tué la veille par la Milice, c'était son fils. Les maquisards avaient déménagé dans la nuit à la suite du combat avec les miliciens.

Je passe sur différentes péripétie. Deux jours plus tard, j'ai trouvé un chauffeur de taxi à Mâcon qui accepte de me conduire à Brancion, le lieu de repli du maquis. Je lui avais raconté une histoire un peu bizarre pour le persuader de m'accompagner « dans cette région couverte de maquis ». Nous quittons la Nationale par un chemin de terre. Là, un jeune, le fusil sur l'épaule: « On ne passe pas, terrain de maquis ». Je me fais connaître. IL monte sur le marchepied de la traction avant, comme dans les films, et nous accompagne jusqu'au PC du maquis abrité dans ce petit village complètement en ruine. Le chauffeur était pâle, moi très rouge. C'est là que je devais récupérer le matériel. Le commandant m'a offert un super-petit déjeuner, mais je n'avais pas faim. J'étais complètement bloquée. Je demande ce qu'on va faire du chauffeur de taxi. Celui-ci a peur d'être tué, au mieux retenu prisonnier, et moi peur de partir avec lui. Quelle responsabilité d'avoir ainsi amené un inconnu au coeur du poste de commandement! Le commandant tente de me rassurer: « Repartez avec lui. On va lui faire peur. Nous avons son adresse; s'il vous arrive quelque chose, nous le menaçons de le descendre lui et sa femme ».

Bref, nous partons, avec deux postes-émetteurs, huit accus pour les postes, deux vlises d'effets personnels appartenant à deux agents qui avait fait partie du parachutage, une importante somme d'argent, des francs fabriqués en Angleterre, et même un revolver. Et la bicyclette sur le toit. Quelle pression sur moi! J'allais avoir 20 ans. Mâcon dépassé, nous avons échappé à la Gestapo, et je me suis un peu détendue, mais, arrivée à Caluire, j'ai trouvé refuge chez une cheftaine d'éclaireuses à nouveau, et j'étais totalement épuisée. Oui, j'avais eu très peur: si nous avions été arrêtés et interrogés, qu'aurait-il fait? Qu'aurais-je fait?

C'est ce qui est arrivé le lendemain avec un autre chauffeur de taxi, que j'avais persuadé de me conduire, moi et mes bagages, à la gare d'Aix-les-Baons, où ils devaient être réceptionnés par des cheminots.

Entre Bourgoin et La Tour du Pin, un barrage de la Feldgendarmerie. C'était le 18 juin 1944. On n'avait pas le droit de circuler. Le chauffeur ne savait rien. Papiers, fouille des bagages; ça s'arrête là. Comble de responsabilité, comble d'angoisse. Allait-il donner l'adresse de mes amies à Caluire? J'avais longuement pesé cette imprudence de lui demander de venir me prendre à domicile. Je suis arrêtée, conduite à Lyon au siège de la Gestapo. Puis à Montluc. Quels regrets! Les postes émetteurs n'arriveraient jamais à destination, alors que j'y étais presque.[...]